

maison
des **Arts**
BLÉMAN

THONON-EVIAN-PUBLIER



THÉÂTRE

B.A.B.A.R

Le transparent noir

Le Désordre des Choses

Mardi 27 février | 14h30

THONON | Théâtre Maurice Novarina

Au domaine des Tilleuls, le printemps voit fleurir le petit mois de juin. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Lise, la grand-mère, quatre-vingt-neuf ans. Anabelle, sa petite fille, qui passe son bac cette année s'occupe à la distraire. L'occasion pour Elisabeth, sa fille atteinte d'un cancer et qui aimerait bien voir rouvrir son Domaine familial (un centre d'accueil temporaire pour veuves et orphelins bâti en 1962 par son père, l'industriel du textile Lucien Durand-Réville mais fermé pour cause d'insalubrité depuis un an) d'inviter de potentiels investisseurs à la fête. Seulement, Lise ne l'entend pas de cette oreille, elle aimerait rejoindre son Lucien, mort il y a dix ans, comme elle le lui avait promis. Jean, le père, n'est pas souvent présent, il travaille comme manager et son entreprise cherche à développer des partenariats à l'étranger.

Pour contrer cette absence masculine, Louis, le jardinier de la maison, un jeune homme du village aux pensées post-soixante-huitardes, amoureux transi d'Anabelle (la fille d'Elisabeth) gravite dans le manoir.

Ce tableau à l'harmonie bancale se voit vite chamboulé par trois événements. A la ville, un fugitif aurait pris la fuite après le meurtre d'un policier, la télévision l'annonce en cavale, il pourrait bien se réfugier dans l'Est français, non loin du village où vivent les Durand-Réville.

Au domaine, pour en arracher les mauvaises herbes, Louis a ouvert le tombeau familial dans le jardin (était-ce vraiment le tombeau du chien), et Lise n'a de cesse de penser « qu'il est revenu ».

L'entreprise de Jean a quant à elle fait son choix, elle établira un partenariat avec le Bénin (où Lise et Lucien avaient vécu dans le temps).

Quelque chose semble donc se déliter lorsque les plombs sautent et que frappe à la porte le nouveau voisin, Hurcyle. Alors c'est le passé qui revient. Les morts refont surface, le manoir se retrouve hanté et se transforme en case.

Jean se fait Stanley (le grand explorateur), et Hurcyle Babar (l'ancien Boy de la maison).

Le passé colonial se rejoue, Lise n'ayant de cesse de clamer « j'aimerais mourir au soleil ». Et au milieu de tout cela Anabelle, qui essaie tant bien que mal de comprendre cette Histoire passée.

Car au sortir de cette pièce, il faudra s'en choisir une; commune ou différentialiste, multiculturaliste, ou assimilatrice...

Après la création l'année passée des **Immobilés** (texte de Guillaume Cayet, lauréat des Journées des Auteurs de Lyon, prix France Culture, publié aux Editions Théâtrales), la compagnie *Le désordre des choses* entame un travail autour de la fracture coloniale (c'est à dire les écarts de plus en plus tenaces entre deux catégories de citoyens français; ceux que beaucoup rêveraient de souches, et les « autres ») intitulé **Sortir de la nuit**.

Ce travail, tant historique, sociologique que poétique, tentera de soulever les nombreuses problématiques liées au passé colonial de la France et à ses résurgences contemporaines (le rapport avec ses anciennes colonies - la Françafrique-, les liens avec ses « enfants de l'immigration » et ses banlieues françaises).

Par le biais du théâtre, la compagnie tentera de mettre en représentation cet *ineffable*, c'est à dire de dresser la possibilité d'un poème; celui de l'Histoire. Et parce que cette Histoire n'est ni une histoire noire, ni une histoire blanche, mais une histoire transhumante, faite de mémoires multiples, contradictoires et paradoxales, la compagnie travaillera avec la complicité du metteur en scène et auteur béninois Sèdjro Giovanni Houansou (avec qui la compagnie travaillera à l'écriture du deuxième volet de ce travail).



LE PARADIS EST AU CHOIX

D'abord c'est à cet homme que je pense. Charles. D'abord c'est une histoire d'homme, de fils, de gamin qui s'en va avec sa promotion en Afrique que j'écris. D'abord c'est une histoire exotique. Lointaine. Un conte de chasse et de conquête. Des territoires guerriers. Eventrés. Et puis je m'imagina sa famille. Des lignes se dessinent comme courbées d'entre mes doigts, et c'est la mienne qui me revient. Ma famille. Je revois mon grand-père, sa barbe finissante, vivant seul depuis le décès de sa femme. J'ai huit ans. 1998. J'habite un petit village de campagne. Les bruits du monde l'ont épargné. Nous sortons souvent en forêt. Nous construisons des cabanes. Chaque tas de fougères est un monde qui émerge du chaos. Je me souviens de mes leçons d'école -c'est mon père l'instituteur- Napoléon et son cortège d'Homme-fusil, De Gaulle et son camion d'Homme-Libre. Tu vas pas encore critiquer Max Gallo dirait mon père. A cette époque c'est Zidane deux buts de la tête. Ma sœur s'est même fait tatouer Dugarry Forever sur la fesse arrière. Génération Black-Blanc-Beur. Mais déjà les tags dans les ruelles interdites aux corps fébriles: «le blanc pris en sandwich. Le Grand Remplacement commence». D'aussi loin que je me rappelle, aucune trace des massacres de Sétif, Madagascar, Haiphong, Casablanca, Douala, Thiaroye, Conakry. D'aussi loin que je me rappelle, toujours les sanglots de l'homme blanc comme destitué de son trône. Je suis né dans un village de chasseurs et de conteurs, trop longtemps nous avons conté des histoires de chasse où le chasseur était le gibier. D'aussi loin que je me le reconstitue, aucune trace de l'Afrique. Une peut-être me revient. Celle d'un dessin-animé. Celui d'un éléphant gris, Babar. C'est de là que tout part. Je me souviens d'une scène. Je la reconstitue de mémoire. Je ne cherche pas de vérité. Tout doit partir d'images. Je suis assis confortablement dans un petit fauteuil en toile où les jambes peuvent se rabattre. Mon grand-père est au sous-sol en train de faire fumer la saucisse, il était boucher. Pendant la guerre, les voisins ont dénoncé mon grand-père aux nazis (il ravitaillait le maquis) mais c'est son père qui a trinqué, sa mère l'a fait passer pour le commis du coin et lui d'enrouler des saucisses jusqu'à sa mort en se rabâchant les paroles qu'un officier allemand avait dû tenir à son père: Es ist ihm oder dihr. C'est lui ou toi. Je reprends. Babar donc. Moi assis confortablement dans mon petit bien-être français et lui et ses parents dans une savane sauvage et inhospitalière. J'ai peur pour lui. Voilà les chasseurs qui s'approchent. De blanc vêtu. Deux balles pour la mère. Je crie. Mon commis de grand-père accourt, c'est pas grave gamin qu'il dit puis me tend un Rocher Suchard, j'ai de l'embonpoint je ne devrais pas, j'accepte. Le dessin animé se poursuit. Le chocolat inonde mes papilles gustatives, je suis bien. Babar: Peau Noir et Masque Blanc. Babar le gris, le transparent noir, se voit recueilli par une grand-mère française. Et voilà la vieille république qui joue de son humanisme ancestral. Et voilà Babar dépossédé de sa barbarie, costume ajusté pour cacher son origine savanesque et le voilà devenu roi, et le voilà à l'instar de certains dictateurs, renommant la ville du prénom de son amoureuse Céleste. A cette époque, nous regardions Babar avec mon grand-père en mangeant des Rocher Suchard, et, je l'avoue, c'était bien. Les contes de chasse m'en apprenaient sur la vie de la forêt et ça me suffisait. Je suis né dans une forêt blanche, aux arbres blancs, aux gibiers blancs, aux chasseurs immaculé.e.s. A la fin du dessin-animé le roi Babar triomphait, l'humanisme républicain également. J'allais à mon tour écrire un conte de chasse (donc) mais cette histoire d'enfance m'est revenue. Et j'ai pensé écrire une histoire de cette France, la mienne, dans un petit village quelconque, (je ne recherche pas la vérité. Tout doit partir d'images) à VoralteWelt, à la frontière épineuse des Vosges et de la Meurthe et Moselle (Je parle des épines blanches qui me grattent la peau).

Et j'ai pensé domaine et humanisme ancestral, j'ai pensé héritage, territoire, testament, j'ai pensé corps-cadavre-carcasse-lambris-de-mémoire. J'ai pensé autopsie-scène de crime. Et j'ai repensé à Babar, à ce transparent noir. Et j'ai pensé écrire une histoire d'éléphant. Sans être le blanc qui se peint en noir et se créolise par exotisme, mais en partant du blanc. Ce blanc que je suis resté, dans une histoire que l'on m'a contée blanche.

Analyse proposée par la compagnie

Le premier mouvement, *Le Sud perdu (Paradis blanc)*, s'intéresse à la vie dans ce domaine avant l'arrivée du nouveau voisin Hurcyle. Des cauchemars/fantasmes de la mère sur la fuite d'un fugitif visiblement dangereux relayé par les informations, de ses espérances de voir reprendre son Domaine, aux interrogations de sa fille sur son histoire familial, du mutisme de la grand-mère au potentiel départ du père pour l'Afrique. Cette première partie explorera l'état des lieux de trois générations face aux questions/passé colonial.es, de celle qui a vécu en Afrique et qui se tait (la grand-mère), de celle qui n'a pas connu l'Afrique et ne veut pas en entendre parler (la mère), et de celle qui aimerait bien comprendre son passé pour envisager l'avenir (la fille). Par cette exploration, nous mettrons au centre de notre histoire la question du « refoulé colonial », jusqu'à son retour, inévitable, dans la deuxième partie. Car lorsque Louis le jardinier, fan de rap et de Thomas Sankara (chef révolutionnaire du Burkina Faso mort en 1987), déterrera la tombe du « chien familial », que la grand-mère y fantasmait le retour de son Babar et que dans le village un jeune homme noir s'installera, le passé resurgira.

Le deuxième mouvement, *Le Sud retrouvé (Paradis noir)*, se situe trois semaines plus tard, après l'arrivée d'Hurcyle, le nouveau voisin. La grand-mère est décidée, elle veut s'en aller mourir au Bénin, avec son Babar. Elle ne cesse d'alpaguer Hurcyle (qu'elle appelle Babar) pour rentrer avec elle. Jean apprend lui aussi qu'il part au Bénin, à Cotonou, là où son entreprise souhaite installer de nouveaux comptoirs commerciaux. Elisabeth quant à elle, malgré son cancer, espère encore que son Domaine des Tilleuls trouvera de possibles investisseurs pour reprendre. Elle ne supportera que son héritage périclité. Petit à petit « Le Sud retrouvé » ressurgit, Lise se rêve dans sa case coloniale avec son Lucien (son mari décédé), et son Boy Babar. Les scènes se rejouent. Le Paradis noir revient; 1958, 1960, 1962, 1964, 1966, 1968. L'histoire refait surface. Anabelle comprend alors que cette tombe déterrée trois semaines plus tard par le jardinier du Domaine (parti au Burkina Faso pour y faire de l'humanitaire) pourrait bien ne pas être celle du chien familial mais bien plutôt celle de ce Babar. Les non-dits s'expriment enfin. Les paroles saignent d'aveux. Dès lors, c'est le présent qui rendra justice du passé. Et final, c'est à un théâtre déserté de lui-même, de tout artifice, de toutes tromperies, que nous assisterons.

Entre ces deux mouvements, *Le Paradis est au choix, où l'auteur- ou juste sa carcasse* s'exprime sur son projet dramaturgique. En trois parties, des logorrhées nous racontent l'itinéraire de ce projet. Pourquoi Babar, quel rapport avec cet éléphant, cedessin-animé écrit par Jean de Brunhoff où dans le premier épisode, après la mort de sa mère, Babar se voit recueilli par une grand-mère française. Quel est le lien entre Babar, l'histoire de cet éléphant barbare dépossédé de sa barbarie et les rapports que la France a entretenu/entretient avec ses anciennes colonies françaises? Une parole fleuve s'exprime, l'auteur y dialogue avec sa mère, se rappelle des Rocher Suchard qu'il dévorait avec son grand-père. On y apprend son

envie de parler de l'histoire en général, il se confie sur ses découvertes ou plutôt ses saisissements: pourquoi n'avons-nous jamais parlé à l'école des massacres de Sétif, Madagascar, Conakry, ... N'aurions-nous pas reproduit à nos dépens la barbarie dont nous avons été victimes lors de la seconde guerre mondiale?

Cette parole conclura, ou plutôt ouvrira le spectacle. L'auteur fantasmant/idéalisant un voyage d'Anabelle et d'Hurcyle au Bénin. Et si tout cela n'était qu'une question d'empreinte, d'écrire l'empreinte, celle que nous avons laissée, celle que nous n'avons pas effacée. Et s'il était question de simplement retrouver l'empreinte, l'échine, la moelle, sans volonté d'écrire la fin, mais dans l'idée d'écrire une histoire commune, transhumante.

Enfin, des Matériaux pour B.A.B.A.R ont été écrits. Il s'agit de scènes où l'on retrouve Jean à son entreprise en cours de « coaching manager et résolution des conflits ». Dans ces scènes, un nez rouge (ces comédiens travaillant dans les entreprises au bien-être des équipes) vient donner des cours de théâtre aux futur.e.s managers de classe internationale. L'idée étant de leur faire rejouer de grandes scènes historiques du passé colonial de la France. Nous retrouverons donc Jean rejouant le Congrès de Berlin où l'Europe s'est partagée l'Afrique au XIXème siècle, puis rejouant De Gaulle et son conseiller Foccart lors de la décolonisation de l'Afrique, et enfin Jean rejouant le célèbre discours de Dakar de Nicolas Sarkozy en 2007 où celui-ci avait pu dire que « l'homme africain n'était pas assez rentré dans l'Histoire ».

Babar, le transparent noir est le premier volet de ce nouveau triptyque : comment se positionner face au multiculturalisme, aux résurgences coloniales, comment produire une poétique du témoin, un théâtre à la fois populaire et politique, comment passer du drame bourgeois à l'oratorio urbain ?

Pour ce faire, l'auteur et la comédienne s'entoureront de la rappeuse Casey, à qui ils confieront l'écriture de la partie finale de la pièce.

Quelques informations données par la compagnie :

<http://ledesordredeschoses.wixsite.com/ledesordredeschoses/actualite>

Dossier pédagogique : <http://fr.calameo.com/books/004898593fa36a6d2fe18>

Dix minutes de lecture du texte :

http://www.dailymotion.com/video/x5m8c5b_b-a-b-a-r-le-transparent-noir-lecture-theatre-du-rond-point-2017_creation

Colonialisme et littérature : <https://www.babelio.com/liste/1724/Colonialisme-et-litterature> sans oublier les textes de Césaire, Cahier d'un retour au pays natal par exemple ou de Leopold Senghor.

On pourrait visionner également le film « **Ce que le jour doit à la nuit** » d'Alexandre Arcady tiré du livre du même nom de Yasmina Khadra qui évoque colonisation et décolonisation algérienne.